

Pensées sur la Musique



LXV

MATTHÆUS PASSION



N ne découvre plus les Passions de Bach. Mais il y a toujours du sublime à révéler en elles. Parfois, on préfère la Saint Jean : on est plus près de Jésus, et le ciel de la musique se fait plus intérieur. D'autres fois, on s'abandonne à la grandeur de la Saint Mathieu : on est alors dans le drame de la Rédemption, au milieu de l'Église, une voix du chœur immense qui prend part à la crucifixion universelle, celle de vivre et de mourir, dans la mort présente et la vie éternelle, acteur

de l'une, ignorant de l'autre.

Pour le dernier Vendredi-Saint, on a pu entendre, de Paris, la Passion selon Saint Mathieu, telle qu'on la donnait à Leipzig, Quelle leçon pour tous ceux qui aiment la musique. Quelle admirable et terrible humiliation pour tout ce qui n'est pas allemand.

J'ai entendu jadis les deux Passions à Mayence et à Francfort. Les masses chorales étaient énormes, la direction excellente; l'unité de l'œuvre s'élevait déjà du brasier musical comme une flamme sereine, d'un ordre absolu, d'une lumière éblouissante. Mais rien ne vaut ce que la Gewandhaus donnait hier. Le culte, en esprit, ne peut pas aller plus loin. La beauté de l'œuvre géante s'épanouit dans une telle grandeur, et si aisée, qu'on n'en mesure plus les moyens : ces chœurs sont-ils faits d'une myriade, plus douce

et plus pure qu'une seule voix? ou quatre voix, huit peut-être, qui ont toute la majesté, toute l'ampleur d'une multitude? On ne sait, et on ne cherche pas à savoir : on ne s'y intéresse pas.

J'ignore si les solistes comptent parmi les plus célèbres chanteurs de l'Allemagne. Là, du moins, ce soir du saint vendredi, ils parurent égaux ou supérieurs aux plus illustres ; car pas un ne pensait à se faire valoir. Tous excellent dans l'art du chant ; pas un de qui la voix ne fût parfaitement posée ; pas un qui fût affligé de ce battement qui rend tant de chanteurs insupportables à Paris : ils croient chanter un texte admirable tel qu'il est écrit ; et ils sont toujours entre deux fausses notes ; ils ne donnent ni le ré ni le mi, ni le ré dièse ni le mi bémol : ils battent, ils vibrent, ils bèlent de l'un à l'autre. Et grâce à ces chèvres, toute la mélodie est fausse, intolérablement.



Ces chanteurs de Leipzig ont l'âme de leur voix, et la voix de leur âme : ils sont tout entiers à ce qu'ils chantent. L'Évangéliste prenait sa part du texte sacré, comme un prêtre mystique à l'autel : il palpait de douleur, de colère, de tendresse, de l'onction la plus sainte. Et sans ombre d'effet théâtral : tout était simple, pur, exquis et fort, chaste enfin et sans reproche. Quant au Soprano, on ne peut ni mieux chanter, ni mettre plus d'émotion dans la simplicité. Pour tout dire, cette voix délicieuse, ce chant ravissant font penser à un instrument céleste, une flûte vivante, qui sert de voix aux anges. Ainsi, tous les mérites de cette jeune femme, que je n'ai trouvés jusqu'ici que chez Elisabeth Schumann, se ramènent à celui qui les contient tous : cette cantatrice est parfaitement musicienne. Sa voix est le moyen de son don musical. Dans l'éloge, il me semble que je ne puis aller au delà. Que je n'oublie pas un dernier trait : son goût est infaillible.

D'ailleurs, c'est encore le goût, le plus simple et le plus savant à la fois, qui élève une telle exécution musicale au-dessus de toute autre.

Les chœurs sont à mille piques par delà ceux qu'on célèbre le plus. Les Russes même n'en approchent pas, car on les admire, et on les suit, pas à pas, dans leurs prouesses : on sait bien que ces basses sonnent comme des orgues ; que ces chœurs imitent les bruits de la nature et les divers instruments à s'y méprendre ; qu'ils n'ont pas leur pareil pour retenir comme un orgue ou murmurer comme un souffle. Mais plus ils sont virtuoses, moins on peut oublier qu'ils le sont. C'est une loi.

A la Gewandhaus, c'est le génie contraire : la musique seule est présente ;

la musique est seule en cause. Seule, elle est toujours là. Et divine, elle chante divinement. Dans la vie de cet ensemble choral, la mesure est la vertu la plus extraordinaire.

Jamais un excès. Ce qu'il y a de plus intense est souvent aussi ce qu'il y a de plus effacé. Pas un cri dans la puissance; pas la moindre mièvrerie dans l'expression la plus sensible de la tendresse ou de la douleur. La reprise et la conclusion du Choral se font presque toujours à demi voix, comme en écho du début, un souvenir de l'entrée. Partout le plus juste sentiment, et jamais il ne s'étale.

Le merveilleux caractère de toute l'exécution se révèle alors dans sa plus rare beauté : elle est, musicalement, ce que Rembrandt est en peinture : le triomphe du clair-obscur dans l'or le plus profond et le plus somptueux. L'œuvre géante de Bach est définie par cette image comme par son architecture : elle se déroule dans le puissant mystère des ombres éclatantes, le rythme des arcs et des voûtes, à la façon sublime de Chartres. Rien n'est ici du Vatican ni même de Sainte-Sophie. Cet art est infiniment plus complexe dans ses entrelacs de thèmes et de lignes, les travées de la fugue, les lumières de vitrail en vitrail, à travers les ouvertures et les ombres sous les ailes des ogives. Les voix sont des nefs qui se meuvent parallèles et se rencontrent dans l'harmonie. La musique du Père est le temps même de ces espaces, le temps qui est lui-même le complexe mouvant de tous les espaces, et leur émotion dans l'esprit.

Qui entend la Passion selon Saint Mathieu, comme on la donne à Leipzig, se sent désarmé devant les Allemands. Le peuple capable de créer une telle œuvre, et de la rendre comme elle a été créée, un tel peuple est absous. Quoi qu'il fasse, on ne peut le haïr. On lui doit la justice qu'il refuse aux autres. Et ses égarements, ses excès, ses crimes mêmes sont effacés par une puissance si harmonieuse et tant de haute vertu.

On dit de Timour ou Tamerlan qu'il est né les mains pleines de sang. L'Allemand est né les mains pleines de massacre, et l'âme pleine de musique. Le sang n'est rien; mais la musique est tout, parfois; et parfois le tout est musique.

Ha, il ne s'agit plus de plaisir, seulement. Le plaisir n'est pas assez : il est trop fugitif. Il s'agit de nous ravir à ce monde, et à la tristesse d'y être. Il faut contenter cette soif d'évasion qui nous tourmente, à quoi le voyage sert de menue monnaie; et la fausse monnaie est la seule qui ait cours dans toutes les républiques et tous les empires. Où est la vraie, et la route du ciel? Non pas « l'éternel féminin nous tire à lui », comme dit Goethe. Mais le salut nous vient par l'éternelle musique.

ANDRÉ SUARÈS.